REDACTION
49 Avenue Howard,
Edmonton
Ce journal est publié tous les jeudis par la "Compagnie de Publication du Courrier de l'Ouest, Ltée."

Abonnement annuel:
Canada $1.00
Etats-Unis 1.50
Europe . . . . 10 frs.

LE COURRIER DE L'OUEST

TARIF DE LA PUBLICITE
Toutes les communications concernant la publicité et la rédaction doivent être adressées
Boîte postale 98. Tél. 1675
Edmonton

Les taux d'insertion d'annonces sont envoyés sur demande.

NUMERO 6. EDMONTON, JEUDI, 14 NOVEMBRE 1912. FONDE EN 1905.

UNE PREFACE DE M. E. LAMY

Au cours de l'intéressante préface qu'il a mise au livre de M. Arnould "Nos amis les Canadiens", M. Etienne Lamy, amené à traiter des questions de langue, formule les observations suivantes, qu'on ne lira pas sans intérêt:

Les mots sont ces armes parlantes où chaque peuple, comme le chevalier d'autrefois, a mis ses qualités, son caractère, son idéal. Apprendre des mots, c'est recevoir le génie d'une race; les répandre, c'est le propager. Or, au Canada, l'anglais est répandu, non seulement par ceux qui ont intérêt à sa diffusion, mais par ceux que sa propagande menace. Si l'importance du dialecte est décisive, c'est en matière religieuse. Le français est la langue vivante du catholicisme. En cette langue ont été ordonnées les plus généreuses des actions inspirées par lui, écrites les plus magnifiques louanges de sa grandeur, fournies les preuves les plus rigoureuses de sa sagesse; en cette langue prie encore la plus grande partie des hommes et des femmes qui continuent à porter la vérité aux enfants; en cette langue se perpétue la défense la plus forte de l'Eglise romaine contre les attaques de la science impie; en cette langue, tous les âges et toutes les harmonies tent l'unité de leur hommage à l'unité religieuse. L'anglais est la langue du protestantisme, elle en sert les sectes infinies et leurs discussions inévitables; elle habitue ses familiers à tenir l'anarchie religieuse pour la forme naturelle de la religion; elle entretient le rationalisme mystique où chacun pour soi fait souverainement son Dieu. Le clergé catholique devrait donc être unanime à soutenirs la langue qui combat pour lui, et tout en assistant dans leur langue les catholiques anglais, souhaiter l'extension de l'autre, et surtout ne jamais imposer l'anglaise à ceux qui se servent de la française. Or, une partie du clergé propage l'anglais et combat le français. Quand les prêtres irlandais a[illegible] au Canada un faible troupeau, ils ont manifesté leur gratitude pour la part fraternelle qui leur était faite dans la tâche commune par le clergé du Canada. Depuis que la majorité de la population est devenue anglaise, ils revendiquent, comme si cette population était catholique, la plus grande place pour des prêtres de langue anglaise, c'est-à-dire pour eux-mêmes. Membres de la race qui a subi des lois anglaises et des vainqueurs anglais le sort le plus affreux, ils se vouent à la diffusion de la langue naguère si persécutrice contre eux, et contre le papisme, ils prétendent par cette langue chasser la française, toujours hospitalière à leur malheur et à leur foi. Nombre d'entre eux ont commencé l'oeuvre en imposant comme la langue de leur ministère l'anglais, même là où la majorité des fidèles est française. Outre l'ingratitude, l'inintelligence d'une telle contrainte est dénoncée par M. Louis Arnould comme un grave abus, comme un abus fait pour fixer l'attention de Rome. C'est de Rome qu'il attend le remède, car il appartient à Rome de fixer la proportion dans lesquelles le clergé de chaque langue participera à l'oeuvre commune, de tracer à l'un et à l'autre clergé des règles de son devoir, et Rome finit toujours, quand elle est informée, par prendre le parti le plus juste, donc le plus utile à l'Eglise.

Si des prêtres de langue anglaise ont, quand ils la veulent imposer, cette excuse qu'elle est leur langue, quelle excuse reste à des Canadiens de pure race française et qui parlent d'ordinaire l'anglais? D'après la loi, les deux langues ont aussi égal accès au Parlement et dans les tribunaux; en fait, l'anglais est la seule langue de la politique et de la justice. A Montréal, la moitié des habitants, à Québec tous, sont des Canadiens-français; Montréal semble une ville tout anglaise, et à Québec l'enfant des rues lui-même parle l'anglais. L'avantage de comprendre le peuple qui a le pouvoir, les grandes affaires, d'obtenir des emplois dont il dispose, pousse le Canadien-français à connaître l'anglais, soit. Qu'il l'emploie comme un gagne-pain et ne s'en pare pas comme une élégance. Si le député élu par des Canadiens-français pour soutenir contre une majorité anglaise les droits de sa race, rougit de leur langue au moment de les défendre, et amoindrit par cet abandon la place gardée à eux et à lui par le droit; si l'homme d'affaires se traduit lui-même en anglais pour discuter la valeur de ses conceptions françaises et l'emploi de son argent français; si la femme élevée dans la plénitude de la culture française par la très intelligente éducation de Montréal et de Québec adopte un dialecte dont elle connaît moins la littérature et les ressources, ni les uns, ni les autres n'obéissent à un devoir, ni même à une convenance, mais à une vanité. Ils sont poussés par le désir de se confondre avec les maîtres des grosses fortunes, des plaisirs mondains, des élégances sportives, des originalités qui deviennent des modes. La preuve est que dans les villages, où ces mauvaises raisons sont inconnues les paysans demeurent fidèles au français, et en cela leur simplicité a plus de sens que le calcul des autres. L'étrange dédain que de délaisser la langue entre toutes belle, claire, faite pour les joies de l'intelligence, féconde en chefs-d'oeuvre, illustre en cette plénitude au point d'être choisie partout ailleurs comme le symbole de la civilisation! L'étrange modestie de n'être pas assez ambitieux pour obtenir à cette langue la même primauté au Canada, pour demeurer, grâce à elle, les possesseurs d'un privilège et en imposer le respect aux Anglais. Sans doute, les transfuges de la langue française ne se rendent pas compte qu'ils trahissent la cause de leur race. M. Louis Arnould éclaire leur patriotisme sur lequel il compte pour obtenir d'eux une fidélité consciente à la voix de la France. La langue anglaise doit être réduite à la prépondérance que lui donne l'immigration des Anglo-Saxons."

LES ELECTIONS MUNICIPALES

DECLARATION DE CANDIDATURE

Le Dr H. R. Smith, qui a annoncé dernièrement sa candidature à l'échevinat pour les élections municipales du 9 décembre prochain, est un partisan convaincu d'une entreprise générale du bitumage de nos rues au cours de l'an prochain. Il déclare que le bitumage de toutes les rues de la ville évi-



tera aux conducteurs de chevaux des dépenses égales aux frais qui seront faits par la municipalité. On estime que durant la saison des pluies, alors que les routes sont dans un déplorable état, chaque voiturier perd une somme d'environ $200, en dépréciation de chevaux, de matériel et en perte de temps; c'est-à-dire que si nos rues étaient entièrement bitumées chaque voiturier aurait en poche une somme de $200 de plus à la fin de l'année.

Si l'on évalue le nombre des voituriers circulant dans les rues non bitumées de notre ville à 1000, la perte totale subie par eux serait donc de $200,000. Cette évaluation est très modérée, cependant on se rend compte aisément du travail considérable d'amélioration de nos rues qui pourrait être fait avec cette somme. Le Dr Smith demande que l'on améliore toutes les rues où circulent de nombreuses voitures, sans distinction de quartiers.

La création de terrains de jeux pour les enfants, dans les quartiers populeux, est également un des articles du programme municipal du Dr Smith, à la réalisation duquel ce dernier se propose de s'employer activement s'il est élu. L'expérience qu'il a acquise dans la pratique médicale à Edmonton depuis un bon nombre d'années le mettra à même de rendre de précieux services au Conseil municipal lorsqu'il s'agira de prendre des mesures concernant le service d'hygiène publique de la ville. Il s'est toujours fort intéressé aux questions de ce genre.

UN NOUVEAU THEATRE

Dans quelques jours aura lieu à Edmonton l'ouverture du nouveau théâtre "Empress". Ce théâtre qui est le plus luxueux du genre dans l'Ouest canadien sera consacré entièrement à l'exhibition des vues cinématographiques. Le directeur du théâtre "Empress" est M. N. Ménassé, autrefois du Starland. L'expérience consommée de M. Ménassé en matière de cinématographe est un sûr garant, pour les amateurs de ce genre de spectacles, qu'ils seront amplement satisfaits lorsqu'ils iront à l'"Empress."

M. BORDEN ET LA QUESTION D'URGENCE

ON FALSIFIE LES NOUVELLES

A mesure que la session du Parlemant approche et qu'il devient pressant pour M. Borden de produire sans délai ses propositions navales "d'urgence," la presse gouvernementale, dans toute l'étendue du Canada, s'efforce à l'envi de faire revivre la chimère de "l'urgence impériale." Elle ne saurait choisir un moment plus opportun car cette agitation a pour but, non seulement de préparer l'opinion pour l'expédient qui doit permettre à M. Borden de retarder la présentation d'une politique navale permanente, mais aussi de détourner l'attention populaire des ennuis que M. Borden rencontre dans son propre cabinet d' "urgence."

Les organisateurs de cette campagne font preuve d'une habileté remarquable: ils se servent des nouvelles britanniques de manière à créer de fausses impressions. Par exemple, on exagère l'importance de ces nouvelles qui ont pour but de faire ressortir la question d'urgence, tandis que l'on accorde que quelques mots dédaigneux aux déclarations bien fondées, émanant de membres du gouvernement impérial et qui ont une significations contraire. Ainsi des deux côtés de l'Atlantique les chauvins ont un allié actif en la personne de Lord Roberts, qui, dégagé de toute responsabilité et anxieux de voir la conscription militaire adoptée en Angleterre, est toujours prêt, en toutes circonstances, à manifester son militarisme traditionnel. Bien entendu ceux qui croient au péril allemand se servent du vétéran tout comme le parti bleu au Canada, il y a quelques années, se servait de Lord Dundonald.

Jamais la campagne n'a été aussi visible que depuis le dernier discours sensationnel de Lord Roberts à Manchester. Les agences qui alimentent la presse canadienne étaient bourrées de rapports enflammés sur ce discours, exagérant son importance hors de toute proportion, et s'efforçant en même temps d'amoindrir celle de la réponse qu'il a suscitée des seules personnes responsables autorisées à répondre — les Ministres du Gouvernement de Sa Majesté.

Pour comprendre la manière dont cette campagne est conduite, il suffit de lire deux paragraphes, qui, par une coïncidence singulière ont paru, en même temps, dans tous les journaux du gouvernement. Dans une colonne de nouvelles, dont quelques-unes étaient authentiques, se trouvaient des paragraphes sentant fortement l'esprit de parti. Nous citons: "Deux ministres, Sir Edward Grey et M. Runciman ont infligé une réprimande publique à Lord Roberts pour l'indiscrétion dont il a fait preuve dans son discours de Manchester, et la façon dont le vieux soldat a été traité, a soulevé une vive indignation". Et dans le même article, à la suite d'un rapport du lancement du "Iron Duke" le paragraphe suivant avait été inséré: "Ainsi, c'est à peine s'il s'est passé une semaine entre le lancement d'un navire de guerre et la mise en construction d'un autre navire, tandis qu'autrefois il fallait des mois. Ces faits permettront aux Canadiens de juger de l'anxiété avec laquelle la Grande Bretagne attend la déclaration de la politique navale de M. Borden."

Tout autres sont les faits: la violence excessive du discours de Lord Roberts: "Armez-vous et préparez-vous à la guerre contre l'Allemagne" força le gouvernement à prendre des mesures de précaution pour empêcher que les élucubrations du vieux guerrier n'eussent des suites fâcheuses. Bien entendu, l'Allemagne ignora son discours, mais ce fut une manne pour les journaux chauvins allemands qui en tirèrent tout le parti possible.

Le Ministre britannique des Affaires étrangères, Sir Edward Grey, ne traita pas la question comme si elle était sans gravité. Il adressa une vive réprimande à Lord Roberts par les paroles suivantes prononcées au Parlement: "Je condamnerais sévèrement toute proposition que l'un des deux gouvernements — Grande Bretagne ou Allemagne — dût s'occuper de discours provocateurs ou peu sages faits par des personnes qui ne sont pas en mesure de contrôler la politique de leurs pays respectifs" et cette déclaration fut reçue, non pas avec indignation, mais avec des applaudissements.

Mais si la réprimande de Sir Edward Grey était sévère, celle de l'honorable M. Runciman le fut encore plus. M. Runciman est président du "Board of Trade" et possède l'un des portefeuilles les plus importants du gouvernement impérial. Parlant au nom du gouvernement, il déplora le discours de Lord Roberts à Manchester et dit qu'il ne croyait pas la guerre inévitable entre l'Angleterre et l'Allemagne, de sorte qu'une déclaration comme celle que Lord Roberts venait de faire, était non seulement déplorable mais pernicieuse et dangereuse. Il dit encore que la rivalité entre l'Allemagne et l'Angleterre était plus commerciale que militaire et que ceux-là seuls qui désirent en faire une rivalité militaire ne se composent que d'un petit groupe de journalistes, de quelques soldats, de fabricants d'armes et d'une fai-

Suite à la page 7

LE TRIOMPHE DE LA TACTIQUE FRANCAISE

DANS LES BALKANS

La victoire des troupes alliées est une preuve manifeste de l'écrasante supériorité de la tactique française sur la tactique allemande.

La marche des alliés sur Constantinople a été rapide, foudroyante; les Turcs n'ont pas été capables une seule fois de déjouer leurs tactiques, pas plus qu'ils n'ont pu résister à leur impétuosité et à la précision meurtrière de leur artillerie. En face d'un résultat aussi extraordinaire, il est permis de se demander si tout cela n'est pas dû, surtout, à la différence des deux organisations des armées en présence. Ce sont des officiers français qui ont organisé, discipliné, instruit et entraîné l'armée bulgare; ce sont des canons de provenance française qui font de si sanglantes trouées dans les rangs turcs, et avec quelle précision! L'Allemagne s'est chargée de l'organisation des troupes du Sultan, ainsi que du ravitaillement de ses parcs d'artillerie et des fortifications des lignes de défense de Constantinople. Dans l'armée bulgare, tout est ordre, même la fougue et la fureur guerrière; la discipline est admirable, et l'uniforme est d'une mâle élégance. Dans l'armée turque, c'est le chaos; la discipline n'existe pas, de nombreux régiments ne savent même pas se servir des fusils modernes à répétition, et les artilleurs manquent à leur devoir de protéger l'infanterie avec les canons d'ailleurs inférieurs aux canons des Bulgares, en portée et en précision.

Non seulement les officiers allemands ont échoué dans l'organisation des armées turques, mais leurs prévisions stratégiques ont été complètement trompées. Ainsi le général Von der Goltz, croyant que les Bulgares allaient attaquer Andrinople d'abord, et par le Nord, avait puissamment fortifié cette ville de ce côté. Or, les Bulgares ont d'abord fait l'assaut de Kirk-Killissé, s'en sont emparée, ont poursuivi résolument l'armée turque retraitante, l'ont deux fois taillée en pièces à Lule Burgas et à Serai, se contentant d'investir Andrinople, dont la chute est attendue d'un moment à l'autre. Mais si Andrinople doit être attaquée, ce ne sera pas par le nord, mais par le sud, moins fortifié, la ville étant complètement entourée par les alliés. La tactique allemande est donc doublement prise en défaut par les Bulgares mieux avisés.

Au lendemain de Lule Burgas, un officier étranger disait: "Pendant que les Turcs apprenaient la marche cadencée et les raides évolutions allemandes, les Bulgares, plus pratiques, s'exerçaient au tir, et surtout à sa rectification. C'est encore l'instruction française qui domine ici, où rien, semble-t-il, n'a été oublié. Les marches rapides, sans repos, les charges à la baïonnette, tout cela est bien français; mais ce qui n'est pas allemand, ce sont les déroutes désordonnées des corps musulmans: c'est la panique devant le manque de munitions et de vivres.

L'impression défavorable causée dans le monde entier par la défaite humiliante d'armées organisées par un officier supérieur allemand, cause le plus vif émoi en Allemagne; quelques journaux vont jusqu'à demander que le général Von der Goltz passe devant un conseil de guerre.

On peut dire que la France triomphe avec les Bulgares.

CONSULAT DE FRANCE

Le Consul Général de France au Canada, rappelle aux jeunes Français nés en 1892, et à ceux qui nés les années précédentes, auraient été omis, qu'ils doivent, conformément à la loi militaire française, réclamer leur inscription sur les Tableaux de Recrutement, qui seront arrêtés le 15 novembre 1912.

Il engage instamment, dans leur intérêt même, ceux qui ne l'auraient déjà fait, à se mettre au plus tôt en rapport avec le Consulat Général, 71 Avenue Viger, Montréal, où tous les renseignements relatifs à leur inscription leur seront donnés.

M. G. Bury, vice-président et gérant général du C. P. R., pour les lignes de l'Ouest, s'est rendu à Fort William pour affaires professionnelles.

IMPRESSIONS D'UN QUEBECOIS SUR EDMONTON

L'HON. M. A. TURGEON, PRESIDENT DU CONSEIL LEGISLATIF DE QUEBEC, DE RETOUR D'UN VOYAGE DANS L'OUEST PARLE DES PROGRES D'EDMONTON.

Québec, 12 — L'hon. M. A. Turgeon, président du Conseil Législatif de Québec, qui arrive d'un voyage d'étude dans l'Ouest, a fait d'intéressantes déclarations sur l'avenir de l'Alberta, à son retour.

Edmonton a tout particulièrement enthousiasmé le distingué voyageur; après avoir, en effet, décrit d'autres villes de l'Ouest, l'hon. M. Turgeon a dit, en parlant d'Edmonton:

"Edmonton est la ville de mes prédilections. Construite sur deux falaises, séparées par la Saskatchewan, — tel Québec et Lévis, mais avec une rivière moins large —Edmonton sera la métropole de l'Ouest. Beaucoup d'hommes d'affaires à Winnipeg admettent déjà que la capitale de l'Alberta sera leur grande rivale.

Sur quoi basez-vous cette grandeur future?

Edmonton a comme tributaire l'immense empire du Nord et plus particulièrement la fameuse vallée de la rivière la Paix, capable de nourrir vingt millions d'habitants. Par un phénomène naturel scientifiquement constaté, la zone du blé dur se déplace constamment vers le Nord. Savez-vous, par exemple, qu'à 200 milles au nord d'Edmonton, la récolte, cette année du moins, était en avance de quinze jours sur la région plus au sud.

Comment expliquez-vous cela?

Par la longueur des jours, le "eighteen hours sun." Le soleil est à l'horizon de 4 heures du matin à 10 heures du soir. La province de l'Alberta, d'ailleurs, à l'exception de la culture des fruits est probablement la mieux douée des provinces de la Confédération. Elle a tout. Ce n'est plus la plaine monotone de Manitoba et de la Saskatchewan. Le pays est légèrement accidenté, vallonné, bien arrosé, ayant du bois, de la houille. Les bords de la rivière Saskatchewan recèlent des dépôts de charbon. C'est, en outre, le paradis terrestre du sportsman. Le climat est sain. Edmonton est bâtie à 2,600 pieds d'altitude. Plus d'azote dans l'air. On se sent plus actif et plus vigoureux. Bref, vous le voyez, je suis un enthousiaste de cette ville.

Voici quelques statistiques:

1901—Population, 2652; évaluation municipale, $1,390,000; banques, 2; école, 1; églises, 5.

1906—Population, 11,167; évaluation municipale, $17,000,000, banques, 7; écoles, 4; églises, 11.

1912—Population, 50,000; évaluation municipale, $123,000,000; banques, 22; écoles, 24; églises 40

Virements des banques, — bank clearings:

1908, $38,000,000; 1909, $51,000,000; 1910, $71,000,000; 1911, $121,000,000.

Les six premiers mois de l'année 1912 accusent au delà de $100,000,000, soit une augmentation de 93 pour cent sur les opérations des six premiers mois de l'année dernière.

Permis de construction:

1910, $1,000,000; 1911, $1,905,000; 1912, 6 mois, $7,538,000.

J'ai vu, par le "Edmonton Bulletin", auquel je suis abonné, qu'il s'est bâti cette année, à venir au 20 octobre, 1,788 maisons d'une valeur totale de $4,500,000. Ajoutez à cela des magasins, entrepôts élévateurs, etc.

—Avez-vous rencontré de nos gens là-bas?

—En grand nombre. A Edmonton, on entend fréquemment parler notre langue. La colonie canadienne-française est très importante. J'ai rencontré des négociants, des industriels, des avocats, des médecins, des arpenteurs qui sont à la tête des affaires ou de leurs professions. Il y a là quarante à cinquante des nôtres qui possèdent de $200,000 à $1,000,000. Il y a plusieurs Québecquois, pas tant de la ville que du district, des gens de Bellechasse et même de Beaumont, ma paroisse natale. Tout près d'Edmonton, un village porte ce nom. Combien j'ai regretté, au cours de ce voyage, que tant de nos jeunes gens aient pris le chemin des Etats-Unis. Si nous avions quelques centaines de mille Canadiens-français dans les prairies de l'Ouest, quel accroissement d'influence pour nous dans la Confédération serait acquis. Si les producteurs de blé ne réussissent pas à expédier leur grain à bon compte,—et ils ne peuvent le faire que par des chemins de fer de tout premier ordre,—ils se tourneront du côté des Etats-Unis. Ne nous faisons pas d'illusions. J'ai entendu le mot "sécession" plus d'une fois au cours de mon voyage. "Primo vivere." "Si l'Est ne donne pas aux colons de l'Ouest des débouchés avantageux, ils les chercheront ailleurs."

J'ai été frappé, impressionné de l'esprit public et de la fierté civique qui animent les habitants des villes de l'Ouest. Demandez à un citoyen de Winnipeg, de Régina, d'Edmonton, de Saskaton, de Calgary, de Vancouver, de Victoria, quelle est la plus grande ville du Canada, la plus prospère, ou celle qui a le plus d'avenir, tous vous répondront par le nom de leur ville propre. Quand il s'agit d'un intérêt local, toutes les dissensions cessent: l'unanimité règne. Si une entreprise grandit, si une industrie nouvelle s'implante, si l'un d'eux réussit, tous d'applaudir, d'encourager, d'exalter. La jalousie, la convoitise, l'envie,—notre triste défaut national,—sont inconnues dans l'Ouest."

ASSASSINAT DU PREMIER-MINISTRE D'ESPAGNE

Un anarchiste espagnol tire quatre balles sur M. Canalejas, dans les rues de Madrid.

Madrid, 9 — Don José Canalejas y Mendès, premier-ministre d'Espagne et considéré comme l'un des hommes d'Etat les plus remarquables d'Europe, a été tué ce matin, dans une des rues de Madrid, par un jeune anarchiste qui a fait feu sur lui à quatre reprises. L'assassin, nommé Samuel Pardinas, tournant ensuite l'arme contre lui-même s'est tiré une balle dans la poitrine, se blessant grièvement.

Le premier-ministre savait depuis quelques semaines que sa mort avait été décidée dans les milieux anarchistes espagnols et il avait fait allusion à cela il y a quelques jours, au cours d'un banquet politique.

La nouvelle de l'assassinat de M. Canalejas a causé une profonde impression à travers l'Espagne et en France où l'on connaissait les sentiments francophiles du premier-ministre espagnol.

L'ELECTION D'HOCHELAGA

L'HON. M. CODERRE AURA POUR CONCURRENT UN CANDIDAT INDEPENDANT, M. LEOPOLD DOYON.

Montréal, 12 — La déclaration de candidature de M. Léopold Doyon a causé une vive surprise dans le comté d'Hochelaga. Jusqu'au matin de la nomination on croyait que M. Coderre serait réélu par acclamation, étant donnée le désistement des libéraux. M. Léopold Doyon est un ancien chef ouvrier; il déclare qu'il est absolument opposé au principe de la coopération d'urgence à la marine britannique et il désire que la question navale soit soumise au peuple par voie du plébiscite; il combattra la candidature de M. Coderre sur ces deux questions.

Le Dr Lalonde, chef conservateur dans le comté d'Hochelaga, appuiera la candidature de M. Doyon; on croit que les nationalistes appuieront également cette candidature indépendante.

COURS DU MARCHE LOCAL

Mercredi, 13 novembre

Avoine, le minot, 34c.
Foin, mil, la tonne, $20 à $24.
Foin de coteau, la tonne, $16 à $17.
Foin de marais, la tonne, $14 à $15.
Beurre, la livre, 35 cents.
Oeufs, la douz, 40 cents.
Poulets, la livre, 16c.
Pommes de terre, le minot, 60c.

La Banque de Québec, désireuse d'établir des bureaux à Edmonton, vient de faire l'acquisition de l'édifice Norwood, situé avenue Jasper entre les avenues Howard et McDougall pour la somme de $175,000 comptant. Cet édifice fut offert, croit-on, il y a cinq ans à la Compagnie du C. N. R. qui y possède ses bureaux, pour une somme d'environ $40,000.

Nous venons de recevoir le premier numéro de "L'Etoile de St-Albert," le nouveau journal bilingue. Les éditeurs-propriétaires de ce journal sont MM. A. A. Ringuette et J. P. Lafranchise. Longue vie au nouveau confrère.

On dit que les travaux de construction des grandes cours de Coquitlan, C.A., qui coûteront plus d'un million de dollars, seront terminés le 15 décembre. La gare sera construite prochainement. Les gares de False Creek et Burrard, Inlet, Vancouver, seront maintenues comme par le passé.

LA GUERRE DES BALKANS

Vienne, 13 — Les troupes bulgares continuent leur marche victorieuse sur Constantinople; les Turcs complètement démoralisés fuient en déroute devant elles.

La neige a fait son apparition sur le théâtre de la guerre, rendant la situation encore plus précaire pour les troupes du Sultan mal équipées pour un abaissement de la température.

Des officiers turcs faits prisonniers après la prise par les Bulgares d'Andrinople, disent que les canons du Creusot des Bulgares font d'effrayants ravages. Aucun ouvrage fortifié ne résistent à leur action destructive.

Les Turcs combattaient en pleine obscurité dans une confusion indicible, se tirant les uns sur les autres. les Bulgares possèdent de puissants projecteurs électriques éclairant les positions ennemies comme en plein jour.

La prise de la citadelle d'Andrinople par les Bulgares est l'un des faits de guerre les plus brillants des temps modernes. Le succès définitif est dû aux charges à la baïonnettes qui ont mis les Turcs en déroute vers la fin de l'action. Cette tactique est essentiellement française. Les canons Krupp qui défendaient Andrinople ont profondément déçus les Turcs.

Le Sultan est prêt à capituler

Constantinople, 13 — Par suite de la défaite des armées turques on annonce que le Sultan est prêt à capituler et à entrer directement en négociations avec les alliés.

Londres, 13 — Le gouvernement serbe fait construire un chemin de fer entre Tchatalja et Lule Burgas pour faciliter le transport des troupes dans leur marche sur Constantinople. La plupart des travailleurs sont des prisonniers de guerre Turcs.

ST-ALBERT, Alta

— De notre correspondant —

Mercredi de la semaine dernière avait lieu l'assemblée régulière de la Chambre de Commerce de St-Albert. A cette assemblée, M. J. O. M. Legault désirant protester contre une information erronée publiée par le "News" de St-Albert, au sujet de l'installation d'une succursale de la Banque d'Hochelaga, donna de l'incident la version exacte que nous croyons devoir reproduire ci-dessous:

Il y a quelques semaines la Chambre de Commerce de notre ville s'adressait à la Banque Royale à Edmonton pour obtenir l'installation d'une succursale à St-Albert; le gérant local étant absent à ce moment, la Chambre de Commerce fut priée de communiquer directement avec le Bureau-chef de Toronto. La réponse favorable atetndue tardant à venir on fit, sur ces entrefaites, circuler à St-Albert une pétition demandant à la Banque d'Hochelaga d'établir une succursale dans notre localité. Cette pétition se couvrit rapidement de signatures, parmi lesquelles étaient celles de tous nos hommes d'affaires et en particulier celle de Mgr Legal.

Cependant, l'établissement d'une institution financière française ne semblait nullement sourire au président de la Chambre de Commerce, M. Saunders, car celui-ci, assisté de quelques amis, prit ni plus ni moins la décision d'écrire en son nom personnel à la Banque d'Hochelaga pour la prier de ne pas venir à St-Albert, mettant ainsi dans une position difficile les nombreuses personnes ayant signé la pétition adressée à cette Banque.

Inutile de dire que cette démarche souleva la réprobation de la grande majorité de nos concitoyens. Nous croyons savoir que quelques personnes se montrèrent froissées de ce que le directeur de la Banque d'Hochelaga, le sénateur Wilson, ne les avait pas consultées sur l'opportunité d'ouvrir un bureau lorsqu'il vint récemment à St-Albert pour louer un local; mais vraiment était-ce nécessaire puisqu'à ce moment, l'hon. M. Wilson était en possession d'une pétition à cette fin, couverte de signatures autorisées?

Nous savons qu'un certain nombre de nos concitoyens de langue anglaise ne voient pas d'un bon oeil l'établissement d'une institution financière française à St-Albert, à ceux-ci nous ne pouvons donner qu'un conseil: c'est que pour l'intérêt de notre localité et le leur propre ils ne soulèvent pas de question de nationalité; qu'ils fassent plutôt preuve de la largeur d'esprit de leurs compatriotes de langue française qui bien que formant plus des trois-quarts de la population de St-Albert, ont élus un président et un secrétaire pour leur Chambre de Commerce, ne comprenant pas un mot de français.

Le Courrier de l'Ouest

49 Avenue Howard. Tél. 1675

EDMONTON, ALTA.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Taux pour le Commerce

Nous enverrons une carte de nos taux pour les annonces Commerciales à ceux qui en feront la demande.

CARTES D'AFFAIRES

"Mam'selle Tram"

C'était dans le temps que j'étais employé à la banque Mirail, Westerman et Cie; j'habitait alors Courbevoie avec ma mère et, tous les matins, je prenais, à la Jatte, le tramway qui descend, à travers Neuilly et Paris, jusqu'à la Madeleine.

Tout frissonnant encore de la différence entre mon bon lit quitté et le froid, la brume ou la pluie d'hiver, je courais en descendant le talus qui mène à la route encaissée, je me dépêchais d'acheter mes journaux et j'allais m'asseoir au fond de la voiture, toujours à la même place, parce que, mon feuilleton fini et les nouvelles lues, j'avais plaisir à voir le "wattman" manoeuvrer ses instruments compliqués de vitesse et de direction, d'autant plus curieux qu'incompréhensibles.

Le "tram," ensuite — j'arrivais constamment le premier — se remplissait de ses voyageurs habituels, toujours les mêmes à cette heure-là. Je les connaissais tous de vue, je m'intéressais à leurs figures, aux particularités qui les distinguaient les uns des autres. J'avais fini par me les désigner à moi-même par des sobriquets que j'estimais ingénieux et dont je me réjouissais intérieurement. Ainsi, ce gros monsieur à l'air farouche, aux moustaches épaisses, se nommait, pour moi "le confiseur," parce que j'avais entendu un jour discuter avec compétence sur cette profession, peu en rapport avec ses aspects soldatesques; et ce couple, aux vêtements stricts et propres, si pauvres, qui semblait se séparer avec tant de peine et de tristesse, sans doute pour gagner sa vie chacun de son côté, le mari au boulevard de Courcelles, la femme à Saint-Augustin, était désigné dans mes réflexions sous ce titre de fable: "les deux pigeons."

Un beau jour, il se fit dans ma vie de voyageur, un événement dont ma manie s'irrita et se scandalisa. En arrivant pour prendre ma place, je vis qu'elle était déjà occupée. A cette tête de ligne, par une sorte d'accord tacite, les habitués respectent chacun le petit carré de drap bleu dont ses voisins sont titulaires. Il fallait que cet intrus fût "nouveau," pas au courant des usages... J'allai, pour protester, m'asseoir en face de lui, et je m'aperçus que cet usurpateur était... une "nouvelle!"

La plus jolie petite créature que j'eusse vue jusque-là: blonde, de ce blond rare qui semble fait d'ambre et de blé mûr, des traits droits et purs, un nez fin d'enfant, une bouche de malice sérieuse: tout un ensemble de grâce jeune et de douceur. Je n'avais pas vu ses yeux, car elle les tenait penchés sur un livre, mais quand elle les releva, d'un mouvement involontaire, au moment où je passais, il me sembla qu'on venait de me jeter à la figure deux bouquets de pervenches.

* * *

Et, désormais, tous les jours, tranquillement, elle usurpa mon "coin." Après avoir été furieux, je me sentais ravi. Elle était bien plus intéressante à observer que les manoeuvres du mécanicien. Ses gestes étaient d'une délicatesse si précise et si réfléchie, les mouvements de sa physionomie avaient des jeux si gentils et si bons, elle était si jolie enfin, que je ne pouvais me lasser de la regarder, tout en feignant de lire. Elle lisait aussi, non des journaux mais des volumes, qu'elle serrait précieusement dans une gaine évidemment faite pour elle, et qu'elle avait brodée d'un chiffre C. L., lequel devint bientôt le sujet de mes réflexions et le but de ma curiosité. Quel pouvait être son prénom? Un prénom, cela complète si bien une femme, cela l'explique et la commente si justement. Cécile? Céleste? Christiane? Aucun ne répondait à l'idée que je me faisais d'elle. A la fin, de guerre lasse, je l'étiquetai d'un sobriquet, elle aussi. Elle devint, dans ma pensée, dans mes rêves: "Mam'selle Tram."

Car elle n'existait pour moi que pendant les trajets du matin et du soir; je m'efforçais, à la longue, de lui rendre ces petits services qui sont admis entre voyageurs et qui permettent de commencer une conversation, mais elle écartait toutes ces tentatives d'un air poli et froid, qui m'enchantait et me désolait en même temps.

Je commençais à devenir très sérieusement amoureux de mon inconnue; je ne pensais plus qu'à elle; j'avais parlé d'elle à ma mère, heureuse à l'idée de me marier. Mais encore fallait-il savoir où demeurait Mam'selle Tram pour prendre des renseignements et risquer des démarches. La suivre à la descente de la voiture me paraissait monstrueux; elle sautait légèrement de la plate-forme, et disparaissait dans l'ombre comme un souffle. Il aurait fallu courir après elle, elle l'aurait remarqué, et je serais mort de confusion.

* * *

Mon saisissement fut terrible, un matin, quand, à sa place, — à mon ancienne place, — j'aperçus un gros monsieur inconnu, d'une cinquantaine d'années, largement installé. J'étais tellement suffoqué que je fus sur le point de lui dire qu'il se trompait et que ce coin était réservé (mais les autres voyageurs arrivaient, s'asseyaient jetant les yeux sur le nouveau venu, et Mam'selle Tram ne paraissait pas. Nous partîmes sans elle et je tombai dans un désespoir, dans un découragement affreux. Ainsi, par ma sotte timidité, par mon indécision, j'avais perdu peut-être à jamais tout espoir de la connaître... Pour que, si ponctuelle, elle eût manqué son heure, il fallait qu'elle eût quitté le pays. n était au lendemain du terme. Elle n'était pas malade, puisque, la veille au soir, je l'avais vue encore brillante de santé! Cela dura huit jours, que j'employai à nourrir une haine sérieuse contre le vieux monsieurs, pourtant de caractère jovial et communicatif; huit jours, au bout desquels je vis, un soir, cet ennemi prendre dans sa serviette un volume enfermé dans une gaine qui portait les précieuses initiales: "C. L.".

Une illumination traversa, alors, mon esprit: c'était le père, l'oncle, le frère aîné de Mam'selle Tram... Ce ne pouvait être son mari. Pas un moment, cette pensée ne me vint: Heureusement! J'aurais trop souffert.

Sans paraître me cacher, d'un pas indifférent, je suivis, le soir même, mon inconnu. Il traversa le marché, tourna vers les rues qui montent autour de la vieille vers la demeure de M. Laurans. tite villa dont les fenêtres s'éclairèrent soudain...

Le dimanche suivant, ma bonne mère habillée par moi de ses plus beaux vêtements, admonestée, stylée, ... un peu affolée, se dirigeait que le coeur de sa fille n'était Les renseignements pris de droite et de gauche le présentaient comme un homme des plus honorables, possesseur d'une certaine fortune et employé important dans une grande usine des environs. Pour sa fille, nous n'avions entendu sur elle qu'un concert de louanges. Pieuse, laborieuse, intelligente et douce, elle dirigeait le ménage de son père, veuf depuis trois ans, tout en allant chaque jour tenir à Paris la succursale de l'usine où il était attaché.

De notre côté, nous nous trouvions à notre aise et mon avenir était assuré dans ma banque; j'attendais donc avec une certaine confiance le résultat de la visite de ma chère maman, quand je la vis revenir avec une mine bouleversée. Elle me cria de loin; haletante de sa course et de son chagrin:

—On ne nous avait pas trompés; ce sont des gens très bien, la jeune fille est charmante; comme je l'aurais aimée!...

—Mais quoi? Quel empêchement?

—Nous arrivons trop tard, mon pauvre ami!

—Elle se marie!

—Aux premiers mots que j'ai glissés au père de notre position, de tes intentions, il m'a interrompu en me disant qu'il était fort honoré de cette démarche, mais que le coeurs de sa fille n'était pas libre.

—Comment!

—"Ma fille, a-t-il continué, m'a avoué dernièrement qu'elle éprouvait un sentiment pour un jeune homme, mais qu'avant de s'y laisser aller, elle voulait encore réfléchir et passer huit jours en retraite dans le couvent où elle a été élevée. Je l'ai remplacée pendant ce temps à la succursale de Paris. Hier soir, elle est revenue et m'a dit qu'elle était décidée, qu'elle allait maintenant causer avec ce jeune homme qui l'aime, paraît-il depuis longtemps, et sur qui nous avons d'ailleurs les meilleurs renseignements."

* * *

J'étais navré, le lendemain, en montant dans le tramway; comme il allait être vide pour moi! Que ce voyage serait triste! J'eus au coeur un serrement de joie et de chagrin en voyant monter, s'asseoir celle à laquelle je n'avais cessé de penser. Ses yeux jetèrent leur bleu sur moi, il me sembla qu'elle me saluait d'un léger sourire et, comme je ramassais son parapluie tombé, j'entendis un "merci, Monsieur" tout neuf, inattendu, comme inventé.

Elle acceptait l'entretien, le provoquait même. Nous échangeâmes quelques paroles frivoles. Mais, le soir, je la retrouvai, j'osai lui parler encore et, comme de vieux amis, nous descendîmes ensemble, nous fîmes quelques pas sous les arbres verdis d'un boulevard. Cela dura toute une semaine ainsi. Je souffrais, sans vouloir m'y soustraire, de cette intimité charmante; tout ce que je découvrais en la jeune fille d'esprit, de naturel, de bonté augmentait encore mon désespoir de la savoir promise à un autre; si bien qu'à la fin, n'y tenant plus, je pris mon grand courage et je lui demandai si ses projets de mariage étaient toujours les mêmes.

—Qui vous a dit que je me mariais? s'écria-t-elle.

—Monsieur votre père lui-même, qui l'a annoncé à ma mère l'autre jour.

Je sentis une petite main se glisser dans la mienne et s'y fondre.

—Ah! murmura-t-elle avec un accent si tendre que je crus défaillir, j'étais bien sûre que c'était vous!

Quinze jours après, Mam'selle Tram renonçait à son sobriquet pour devenir ma bien-aimée Charlotte, ma femme!

Causerie de la semaine

LA PALESTINE NOUVELLE

Un professeur américain de théologie, qui revient d'un voyage en Palestine, nous apprend sur la Terre Sainte des choses extraordinaires:

"L'esprit de progrès moderne a envahi ce pays, écrit-il: Jérusalem ressemble maintenant à un quartier de New-York."

Et, pour preuve de cela, il cite les transformations ahurissantes que le mercantilisme a fait subir à la plus auguste et la plus illustre des villes de l'univers.

On y arrive d'abord dans les luxueux wagons d'un rapide chemin de fer, car les caravanes de chameaux ne trottent plus guère sur les routes qui l'avoisinent.

Elle s'encombre de grands édifices d'affaires et d'administration publique, dont l'architecture moderne s'est substituée aux ruines des anciens temples; et les remparts n'existent plus qu'à peine. A la place de la célèbre porte de Jaffa, s'étend une avenue, et, dans la plupart des pittoresques rues de la cité elle-même, les derniers paysans, montés sur des ânes, ont peine à se frayer un chemin dans le trépidant fouillis des tramways électriques et des taxicabs.

L'électricité, d'ailleurs, triomphe à Jérusalem. La locomotion, l'éclairage, les enseignes lumineuses recommandant les conserves et les remèdes patentés, le télégraphe, le téléphone, attestent sa grande vogue. Une chose seule rivalise de popularité avec elle et c'est l'automobile qui est devenue un article tout à fait commun. Quant au service d'incendie, il n'a rien à envier, paraît-il, par le perfectionnement de son outillage, à celui de Montréal lui-même.

Mais la chose la plus étonnante, le bouquet de toute la transformation, c'est que Jérusalem possède des salles de vues animées! Parfaitement. Des "scopes" comme nous en avons tant, où les événements d'actualité, les comédies fadasses, les exploits des cow-boys et des sauvages déroulent sur la toile leurs illusoires péripéties.

Et par surcroît, cette évolution de la ville rayonne sur la campagne environnante: Un tramway court sur le chemin de Damas, et, sur les grèves de la mer Morte, s'élèvent des machineries destinées à des exploitations minières. Les plus perfectionnés des yachts à gazoline sillonnent le lac de Galilée. Et le gouvernement Turc se propose, lorsqu'il sera débarrassé des ennuis que lui causent l'Italie et les Etats Balkaniques, de lancer sur le Jourdain une flotille de bateaux à vapeur.

On nous en avertit trop tard pour qu'à notre stupeur ne se mêlent point l'indignation et le regret. Le mal est fait et Jérusalem est perdue. Voilà qu'on a laissé s'en aller, pierre par pierre, sous l'accumulation du travail nouveau, une ville à laquelle le plus élémentaire respect commandait de ne pas toucher. On a laissé s'en aller ainsi d'autres cités qu'on devait conserver à l'art ou à l'histoire: mais Jérusalem n'eût jamais dû se moderniser. On rêvait l'éternité pour les décors dans lesquels se passèrent les actes du Drame divin.

Le souvenir sacré en restait attaché aux pierres comme au ciel et aux paysages. Depuis que les Croisés sont venus mourir devant les remparts de Solyme, le monde entier eût dû sauvegarder ce qui demeurait encore de la ville Sainte.

Il me semble cependant qu'il existe des Capitulations internationales au sujet de la Palestine, et je me demande comment la chrétienté a laissé s'accomplir ce progrès qui est une profanation. Les marchands une fois de plus sont entrés dans le Temple. On exploite Jérusalem comme une ville d'eaux et de plaisirs. Les tramways, qui roulent sur ce sol qu'un peuple en fête jonchait de palmes sous les pieds de Jésus, doivent distribuer de gros dividendes à leurs actionnaires. Sans doute les terrains sont-ils à des prix exorbitants au pied du Calvaire. Sans doute les fruits du Jardin des Oliviers se vendent-ils très cher à la table des grands hôtels de la ville... Les mines de la mer Morte, les motor-boats du Jourdain et du lac de Galilée, les rails du chemin de Damas, comment parviendra-t-on à les accorder avec le souvenir du baptême de Jésus, de la pêche miraculeuse, de la conversion de Paul? Ce "plus grand Jérusalem", cette Palestine-Exhibition, demandent encore un funiculaire pour monter au Thabor...

Alors, la farce sera complète.

DICK.

Le plébiscite

N'EST QU'UNE BOUFFONNERIE

Alors! à quoi sert-il d'être boulonné, rivé, cadenassé à un fauteuil de ministre! Vains mots, vantardises puériles qui prouvent simplement qu'on peut être ministre et avoir la mentalité d'un collégien qui dans son outrecuidance ignorance défie l'univers.... et son surveillant!

Pensez-y bien, Louis Philippe Pelletier; puisse l'exemple de ce bon M. Monk vous enseigner la modestie et la vanité des choses humaines; en particulier, des boulons, des rivets et des cadenas comme garanties de liaison et d'adhérence aux fauteuils ministériels.

Oui, sans doute, nous le savons; point n'est besoin de nous le rappeler, chez M. Pelletier, vous placez, vous, votre confiance en d'autres moyens: aux boulons, aux rivets, aux cadenas qui sont déplorablement rigides; vous préférez comme engins de liaison, les ficelles.

C'est souple, ça se prête à tout; ça se tortille et s'entortille, se nous et se dénoue avec tant d'aisance!

Mais si légitime et si complète que soit votre confiance en la ficelle, soyez bien persuadé que tout passe, tout lasse, tout casse: la ficelle aussi bien que les boulons.

Vous aussi, le jour viendra qui n'est pas venu, mais qui s'avance à pas rapides, où vous aussi vous décollerez de votre fauteuil; tout comme ce bon M. Monk, mais probablement avec d'autres grimaces.

Car, M. Monk, lui, nous le reconnaissons volontiers, décampe avec les honneurs de la guerre.

Il sort du cabinet Borden, portant haut la tête. Sans doute il ne faut pas exagérer; l'auréole que lui veulent coller les nationalistes, est en toc, pour la faire reluire il faut la frotter ferme et l'astiquer; cependant il sauve les apparences et opère sa sortie avec décorum.

La réalité, pour peu qu'on se donne la peine d'aller au fond des choses, c'est que M. Monk, assez honnête et sincère pour regarder les choses en face, assez homme pour accepter les conséquences de ses fautes, M. Monk a compris dans quelle impasse, dans quel cul-de-sac il risquait de se voir acculé par la politique de M. R. L. Borden, lui qui si impudemment, alors qu'il ne songeait qu'à battre en brèche la citadelle libérale, avait juré ne vouloir rien accepter d'autre que le plébiscite.

C'est à un scrupule, un scrupule qui l'honore, qu'obéit M. Monk en démissionnant. Il s'était engagé assez puérilement à vivre ou à mourir pour le plébiscite; il pensait bien alors, en vivre, mais il se trouve aujourd'hui qu'il en meure. En bon joueur, M. Monk préfère se faire hara-kiri, plutôt que de vivre déshonoré.

Mais si sa dignité personnelle est sauve, — ce dont il faut savoir le féliciter, — sa réputation comme homme publique, comme homme politique, en sort lamentablement avariée. Car, enfin, la position qu'il prend, qu'il est forcé de prendre pour sauvegarder sa dignité personnelle, est une position particulièrement saugrenue, et à la juger sur sa valeur intrinsèque, qui ne se peut défendre.

Ou l'urgence existe ou elle n'existe pas; si l'urgence n'existe pas, dans son opinion, après avoir entendu les opinions et preuves fournies pour la démontrer, M. Monk se devait de le déclarer franchement; au lieu de cela, il laisse dire et laisse entendre qu'il est convaincu de l'urgence, évidemment dans le seul but de ne pas embarrasser ses collègues.

Ce n'est point là une attitude qui lui fait honneur; c'est une compromission assez louche de la part d'un homme qui se réclame d'être avant tout sincère et indépendant.

Son prétexte d'adhésion au plébiscite apparaît comme un faux fuyant assez peu honorable.

Si par contre, il est, comme le prétendent les organes du ministère, convaincu de la réalité de l'urgence, sa prétention à exiger un plébiscite est doublement fallacieuse et illogique.

Il est assez logique, comme le font valoir les apologistes de M Borden, de soutenir que si l'urgence existe, les délais nécessités par un plébiscite ne se peuvent légitimer raisonnablement.

Mais il est une raison plus décisive encore, qui est indiscutable aux yeux de tout homme de bon sens, qui est fondamentale.

Un plébiscite a pour but unique de faire juger par l'électorat, par l'opinion publique, une question donnée.

Pour que cette expression d'opinion ait une valeur, il faut essentiellement que l'opinion publique soit mise à même de se prononcer en connaissance de cause; qu'on lui soumette tous les documents du dossier.

Or, cette question de l'urgence tout le monde sait, et M. Monk mieux que personne, qu'il est impossible, absolument impossible de pouvoir mettre devant l'électorat les éléments du dossier, éléments qui sont les renseignements, les vues, les documents strictement confidentiels fournis par le gouvernement impérial.

Alors, que peut valoir l'opinion d'un électorat incapable dans les circonstances de juger en connaissance de cause?

Si jamais plébiscite ne peut se justifier, c'est bien, assurément dans un pareil cas, et sur une telle question.

Un plébiscite, pour faire décider si réellement l'urgence existe ou n'existe pas, par l'électorat canadien, ne serait pas, ne pourrait pas être un jugement, mais une expression de sentiments et de parti pris sans valeur.

Le mot peut paraître dur, mais il faut savoir parler franc: il est

Autant vaudrait demander au peuple canadien de tenir un plébiscite pour décider si la république chinoise doit ou non, être maintenue!

L'attitude de M. Monk sur le plébiscite, n'est en somme qu'une fumisterie; comme d'ailleurs celle des autres apôtres du palladium plébiscitaire.

La vérité simple et tout une, c'est que ces gens-là ont recours au plébiscite que pour se dispenser de prendre franchement position, parce qu'ils ne veulent ou n'osent dire toute leur pensée, ni prendre publiquement la responsabilité de leur véritable opinion.

Le plébiscite, c'est simplement une manière de jouer à cache; ce n'est que cela.

Le peuple caandien fatigué de toutes ces palinodies, s'en rend compte aujourd'hui et c'est pourquoi, tout en accordant à M. Monk crédit pour sa conduite en autant qu'elle le comporte, en ce qui concerne sa dignité personnelle, le peuple canadien reste froid et sceptique devant cette mise en scène assez ridicule et illogique somme toute.

Ce qui arrive, confirme simplement ce que nous n'avons cessé de prédire dès le premier jour; le plébiscite n'a été qu'une mauvaise blague, un moyen de [illegible] l'opinion publique. Jamais M. R. L. Borden, ni les tories n'ont pensé sérieusement à y recourir; ils se sont contenté de jouer dans le jeu des nationalistes, qui voyaient là une excuse commode pour se dispenser de démasquer leurs batteries.



Coin Feminin

FILLE DE LA PRAIRIE

Mon amie, je vous écris, revètue de ma robe grise... Ne riez pas, et surtout ne niez pas l'influence que peut exercer une robe sur les idées et la qualité du style.

Il y a quinze jours à peine, je griffonnais, rue Saint-Denis, chez vous, des petits billets parfumés et glacés que les destinataires lisaient avec surprise. Pourquoi? Parce que vous m'aviez trop élégantisée, Chère Vous, et que la rustique que je suis se perdait dans ses sentiments traduits par une main endentellée!

Aujourd'hui, je vous écris en robe de toile grise, et vous ne sauriez vous imaginer combien cela me met à l'aise, d'esprit et de corps! En la réintégrant, ma vieille robe, il me semble avoir réintégré aussi ma personnalité. Vous devinez quelle suite comporte cette constatation. Ne m'accusez pas d'inconstance et de caprice, mon amie, je souffre assez de la désillusion que je vais infliger.

Il me serait impossible d'agir différemment.

S'il vous faut une victime, absolument, accusez l'ambiance, mes quinze ans de vie passée qui m'ont reprise au sortir des deux mois de fêtes pendant lesquels vous m'avez comblée; accusez ma robe grise, c'est peut-être la grande coupable. C'est elle, en tous cas, qui m'a parlé la première de liberté, de grand soleil, lorsqu'au lendemain même de mon retour de l'Est, je l'ai endossée pour une de ces courses qui synthétisent pour moi la joie de vivre. Vous la trouveriéz disgracieuse, ma robe, vous, dont le goût sûr se blesse d'une ligne défectueuse... Laissez-moi vous dire son histoire et si elle ne peut conquérir vos sympathies, du moins vous rendra-t-elle comprenante de la décision dictée.

Vous savez, Amie, que je fus un de ces petits êtres dont le berceau s'entoure de plus de pleurs que de caresses. J'ai payé d'une vie ma vie. C'est à cela, je crois, que je dus cette mélancolie à travers laquelle j'entrevois mon lointain passé de bébé. J'ai grandi entre un père toujours grave, très bon, mais ne pouvant détacher sa pensée du triste événement de ma naissance et un vieille domestique, "Tante Nanne," dont le seul regard posé sur moi était un reproche. Je n'ai compris cela que plus tard et ma souffrance s'en est doublée. C'est alors que, fillette vibrante et ne sachant sur qui laisser déborder mes tendresses enthousiastes, j'aimai éperdument le[illegible]es qui m'entouraient. Notre maison, que vous trouverez très laide, me jetait dans des extases, lorsque je l'apercevais solide, faite de troncs d'arbres blanchis, s'enlevant, le soir, sur l'horison pour pre; l'épinettière que je vous ai déjà décrite, avec ses mousses d'or, ses branches basses, sombres, le mystère de ses silences coupés par les coups secs du "pic-bois," me retenait captive des journées entières. Je vous assure que beaucoup de ma vie flotte sous ses branches. J'ai pleuré là, des larmes rapides, sans sel, sans cause...

Je dois vous donner l'impression d'une enfant romanesque, et cependant, mon amie, j'était toute simplicité. Tout pour moi était vérité: la douleur juste de mon père, le reproche mérité des yeux de Tante Nanne, la joie de l'été comme la blancheur de l'hiver. Mes bêtes m'aimaient lorsque j'étais bonne pour elles. J'étais heureuse sans transports avec, en grandissant, au fond de mon âme, un sourd désir que je n'aurais voulu analyser dans la crainte de troubler ma quiétude. Mais, les jours où plus sourdement s'agitait en moi ce désir, je demeurais plus longtemps, le soir, dans le cadre de ma fenêtre, à écouter les cloches des troupeaux lointains sonner nocturne dans le calme de la nuit.

Ce fut vers cette époque que mon père, prescient sans doute, du changement qui s'opérait en moi, m'offrit en dérivatif, ce que je désirais depuis des mois: un cheval, tout sellé, dont je serais la propriétaire absolue. Vous comprenez, amie, que mes rêves, à moi, élevée en sauvageonne, devait différer de ceux d'une jeune fille ordinaire. Je ne vous dirai pas mon plaisir, afin de m'épargner vos moqueries. Sachez seulement qu'on me spécifia que je ne me livrerais à ma première promenade que le jour où je posséderais une toilette "ad hoc". Le pays, peu à peu, s'était peuplé et la fille du docteur Ernay ne pouvait se risquer à une rencontre dans un costume de bohémienne.

Tante Nanné voulut bien me promettre ses conseils, à défaut d'aide, et résolument, je mis à tailler dans la pièce de toile grise. Ce ne fut pas un chef-d'oeuvre qui sortit de mes mains, oh non!. J'avais combiné une multitude de plis retenus à la ceinture, de sorte que, montant en fille de la prairie, la jupe retombait amplement de chaque côté de la selle craquante et mon père, en souriant, me donna la permission tant désirée.

Ma robe grise fournit une longue carrière, vous le devinez, mais les caresses du soleil devenant de plus en plus brûlantes à mesure que les lavages rendaient la toile plus mince, je dus la réformer. Je pleurai ma robe et je m'attachai, tout en perfectionnant mon oeuvre, à donner la même allure à sa remplaçante. Et depuis, chère, toujours, ma garde-robe comprend une toilette inélégante, mais qui me restitue dès que je la revêts ma simplicité de petite fille et un tel amour pour tout ce qui m'entoure que l'Amour — vous m'avez dit qu'on l'écrit avec un grand A — pâlit auprès de lui.

Amie, laissez-moi demeurer avec cet amour auquel chaque hiver succède un nouveau printemps. J'ai pu me méprendre là-bas, dépaysé que j'étais; en vérité, d'ici vos amours de civilisés m'apparaissent obscurs et sujets à tant de douleur qu'elles exciteraient ma révolte ou ma lâcheté.

Je reste. Mon amour est immense, il s'étend sur toute la plaine; il caresse les blés roux, et, dans les nids, les pelotes duveteuses. Je n'ai pas de maître; mais je suis l'esclave aimanté des grands mystères que je ne perce pas et lorsque je vois poindre un brin d'herbe, je m'humilie devant ce miracle.

...Oui, chère Vous, c'est ma robe grise qui m'inspire ces folies, et ces pauvres folies m'ont faite vivre, des années durant, une exquise vie. Plaignez-moi!

Il eut été plus vaillant d'écrire directement ces choses à qui vous savez. Vous êtes la soeur, vous serez près de lui: je me remets à vous... Dites, ah dites surtout combien j'étais sincère lorsque je croyais aimer.

Adieu, amie. Pardon d'avoir rayé d'une ombre votre vie à tous deux. Vous m'avez dit, un jour, combien l'oubli était rapide, je désire de toute âme être oubliée bientôt.

ANDREE.

Pour copie conforme.

MAGALI.

ST-LOUIS DE MOOSE LAKE EN VOIE DE PROGRES

Appel aux colons

Bonnyville — Cinq ans se sont écoulés depuis que le Rév. J. A. Ouellette, alors agent de colonisation, venait pour la première fois visiter le vaste territoire du district de Moose Lake.

La fertilité du sol de toute cette région, la beauté des lacs qui rendent cet endroit réellement pittoresque, les nombreuses limites à bois avoisinant ce district avaient attiré l'attention du prêtre dévoué qui ne devait pas tarder à y envoyer des colons.

MM. Philorum Ouellette, Wilfrid Ouimet et Albert Dargis prirent les prêmirs possession de quelques terrains. Le succès qui les y attendait fut bientôt connu dans les provinces de l'Est et les colons venaient en groupes nombreux Moose Lake, et aujourd'hui plusieurs centaines d'eux se déclarent heureux d'y être venus.

Si pendant quelque temps nos braves compatriotes ont rencontré certaines difficultés, le temps ne devait pas tarder où ils seraient largement récompensés de leurs labeurs.

Plusieurs d'entre eux ont déjà 30, 40, 50 acres de terrain en culture.

On nous fait presque un reproche d'être un peu éloignés des chars, mais j'avoue franchement que lorsqu'à sept heures du matin on entend le sifflet des engins de nos deux scieries, on est porté à croire que les chars ne sont pas loin.

De plus, qui ne sait que l'on a deux belles écoles récemment construites, un bon Canadien qui s'appelle François Plamondon qui fait de la brique et de chaux en quantité.

Qui n'a fait la connaissance de notre gai forgeron, M. Gingras, qui disait dernièrement à son curé: "Un forgeron puis un curé c'est indispensable à Moose Lake."

Tous savent aussi que M. N. Ostigny, de Bonnyville, est agent des terres et notaire, et que M. P. McLeod, de Durlingville, a un bon magasin ainsi que le bureau de télégraphe.

Bonnyville et Durlingville sont compris dans le district de Moose Lake, et les bureaux de poste sont à 5 milles l'un de l'autre; l'église sera construite dans Bonnyville près du bureau de poste.

La construction d'un presbytère et d'une église sera l'affaire de quelques mois.

Le lendemain de la lecture de la lettre de Sa Grandeur Mgr Legal, concernant le choix du site de l'église, le Rév. E. G. Barrette, curé de ce district, avait la consolation de voir ses gens si soumis se mettre sérieusement à l'oeuvre pour construire un presbytère de 24 x 28 pieds que 16 à 18 hommes sont à terminer en atten-45 à 85 pieds.

Nous pouvons dire sans crainte de se tromper: Honneur au si intelligent missionnaire qui a conduit ces bonnes gens à cet endroit, honneur à ces gens qui se montrent de si dignes colons!

Si la paix et l'harmonie sont le partage des gens de Moose Lake, puisqu'il y a tant d'avantages dans ce district et qu'il y a encore assez de bons terrains à prendre, nous faisons appel aux colons de bonne volonté désireux de s'enrichir.

Venez à Moose Lake, venez en foule, vous ne serez pas trompés, car Moose Lake est destiné à être un des principaux centres canadiens-français de l'Alberta.

UN COLON.

NOUVELLES DE BONNYVILLE

On annonce pour le 25 novembre le mariage de Mlle Ernestine Ouimet, fille de M. Wilfrid Ouimet, avec A. R. Marcotte, d'Edmonton.

* * *

Mlle Marie-Anne Blais, dangereusement malade, a été conduite aujourd'hui à l'hôpital de Végreville.

* * *

M. Adélard Séguin un des plus riches cultivateurs et des plus estimés du district, ouvrira prochainement près de l'église de Bonnyville, une manufacture de [illegible] chassis, etc., etc.

* * *

Le Rév. Père Croisier, O.M.I., prêchera une retraite dont l'ouprêche une retraite dont l'ouverture a eu lieu le dimanche 10

UN COLON.

Un monument au poète Crémazie

APRES DE LONGUES ANNEES D'ABANDON DE LA TOMBE DU POETE CANADIEN, UN COMITE FAIT ERIGER UN MONUMENT FUNERAIRE.

Le Havre, 8 — Dimanche dernier a eu lieu au cimetière du Havre, France, le dévoilement d'un monument élevé à la mémoire du poète canadien Octave Crémazie. Ce monument a été élevé sur l'initiative de M. J. R. Génin, de Montréal, et grâce à la générosité d'un groupe de Canadiens et de Français.

La fête commémorative de dimanche a obtenu un très grand succès. On remarquait, entourant la tombe du poète, toutes les notabilités de la ville du Havre ainsi qu'un grand nombre de Canadiens-français de la colonie parisienne.

M. Gonzalve Desaulniers représentait à la cérémonie le Comité Canadien; il prononça un discours fort applaudi dont nous donnons le texte ci-dessous. Ce discours a été lu au nom de M. J. R. Génin: Messieurs,

La vie a d'heureux hasards. Le vendredi, 15 février, je quittais Paris, me rendant au Havre pour m'embarquer sur le paquebot "La Touraine", le samedi 16 à midi à destination de New-York. Le lendemain matin, j'appris au bureau de la Compagnie Générale Transatlantique que le paquebot ne partirait qu'à sept heures du soir; j'avais donc devant moi une longue journée à passer, mais une de ces belles journées de printemps qui me tient le sourire aux lèvres et la joie au coeur.

Je me décidai alors, avec un très grand plaisir, à visiter dans tous ses coins et recoins si intéressants la vieille ville du Havre et ses alentours enchanteurs, et cela, en compagnie du commandant Viaud, du yacht "La Bacchante" et de M. Roumilhac, notre agent consulaire à Québec.

Après nous être promenés quelques heures, nous décidâmes de visiter les alentours de cette belle ville et en particulier Saint-Adresse. Peu de temps après, nous étions devant la grande grille du cimetière. Un souvenir me traversa l'esprit: c'était là que reposait Crémazie, le poète canadein-français. Je dis au chauffeur d'arrêter et nous entrâmes dans ce champ du repos. Pendant une grande demi-heure nous cherchâmes à droite et à gauche dans les allées, parmi ces tombes, celle du poète. Nous ne la trouvions pas. Nous rencontrâmes fort heureusement, un vieillard, employé à l'entretien du cimetière, qui arrosait Crémazie, le poète canadien-ami, lui dis-je, pouvez-vous m'indiquer où se trouve la tombe de Crémazie, s'il vous plaît? Après un moment d'hésitation... "Crémazie?" me dit-il, "le poète canadien, mais je la connais très bien, j'étais à l'emploi de l'Administration à l'époque de son enterrement c'est vous dire que je m'en souviens comme si c'était hier." Et tout en nous conduisant, il nous dit, avec un hochement de tête: "Il y avait bien peu de monde, Messieurs, il a été enterré un jour triste de janvier. Pendant longtemps, la tombe fut visitée régulièrement par une vieille dame qui déposait au pied de la croix un modeste bouquet de violettes, et puis les visites s'espacèrent. Elle ne venait plus je crois, qu'à la Toussaint, ou à l'anniversaire de sa mort, et puis... je ne l'ai plus revue. Qui était-elle? Qu'est-elle devenue? Nul ne le sait. Elle est morte sans doute. Et la tombe demeura solitaire pendant de longues années. Ah, c'est que voyez-vous, le Canada est bien loin et les visiteurs de chez vous sont bien rares..." Il s'arrêta soudain. "Voici la tombe", nous dit-il. Elle était à deux pas de la chapelle du cimetière. Nous nous arrêtâmes, profondément émus, et le spectacle qui s'offrait à notre vue nous fit venir des larmes aux yeux: un petit terrain, entouré de fonte rouillée, au milieu d'un fouillis de hautes herbes. On avait peine à apercevoir des frágments de vieilles couronnes déposées là par quelques amis ou quelques rares compatriotes de passage; le tout, surmonté d'une grande croix noire penchée, portant en lettres blanches, à moitié effacées par le temps, ces simples mots: Octave Crémazie, Poète Canadien, 1879.

Et nous pensions: Voilà donc la tombe de celui qui a si merveilleusement chanté les gloires de la Domination française au Nouveau-Monde, de celui qui a rappelé en des vers immortels, la bravoure de nos soldats; de celui à qui nous devons cette fidélité de souvenir qui fait que, malgré les événements du passé, la province de Québec, restée française, a conservé cette fière devise: "Je me souviens". A cet instant, je me souvint aussi de cet empire perdu après la capitulation de Québec, et ces vers du grand poète canadien Fréchette sonnèrent comme un glas dans mon coeur.

"Et notre vieux drapeaux trempé
de pleurs amers
Ferma son aile blanche et repassa
les mers."

Je demandai au Commandant Viaud: Vous serait-il possible de me faire parvenir à Montréal une photographie de la tombe de Crémazie — Mais, volontiers, me dit-il, très aimablement.

Trois semaines après, je recevais cette photographie. Le lendemain, elle était reproduite dans les grands quotidiens de la Province. En moins d'un mois, nous avions, avec l'aide de M. Gonzalve Désaulniers, avocat, trouvé les fonds nécessaires à l'érection du monument que vous avez devant vous et nous avions trouvé, le placement d'une somme à intérêt devant assurer l'entretien de ce monument à perpétuité.

Les Canadiens-français de la province de Québec ont pu, pendant un certain nombre d'années, oublier Crémazie et l'endroit où il reposait; mais je dois constater qu'à notre appel, ils se sont fait un impérieux et patriotique devoir d'y répondre avec toute la générosité et les sentiments qui les inspirent.

En ce jour où vous célébrez l'apothéose du poète canadien-français, Octave Crémazie, laissez-moi vous dire en mon nom et au nom de beaucoup d'autres, que je regrette vivement que des circonstancs et ds obligations ne m'aient pas permis de me trouver parmi vous. ais, nous avons la satisfaction d'être brillamment représentés par M. Gonzalve Désaulniers qui vous dira, qu'unis à nos frères du Canada, vos compatriotes français ont contribué pour une large part à l'érection de ce monument.

Puissent ces sentiments de vive fraternité ouvrir des portes plus larges à des relations plus étroites entre la France et son ancienne ét regrettée colonie et, laissez-moi me joindre à vous en vous envoyant par delà les mers ce cri partant du coeur de tous: "Vive la France! Vive le Canada!"

UN NOUVAU LIVRE SUR LE CANADA

Sous le titre: "Nos amis les Canadiens" M. Louis Arnould vient de publier un ouvrage traitant de Psychologie et Colonisation canadiennes.

Sous le titre "Nos amis les Canadiens" (Psychologie-Colonisation), M. Louis Arnould, professeur de littérature française à l'Université de Poitiers, et ancien professeur à l'Université Laval de Montréal, vient de publier à Paris, avec préface de M. Etienne Lamy, un nouveau livre de trois cent cinquante pages, orné d'une carte et de neuf gravures hors texte.

L'ouvrage sera mis en librairie au Canada dans une dizaine de jours. Il contient une série d'études sur Montcalm et l'année terrible au Canada, l'Ame canadienne, le Catholicisme au Canada, la Littérature canadienne, la Politique canadienne d'immigration française, l'Etablissement des Français au Canada, la Forêt canadienne et, finalement, le Péril irlandais. On voit donc que l'ancien professeur de Laval traite les sujets les plus variés et les plus intéressants. Son livre ne manquera pas de susciter chez nous la plus vive curiosité.

INSTITUTEUR DEMANDE pour le district scolaire de Beaumont, No 741. Un pouvant parler et enseigner le français. Pour plus amples informations, s'adresser à J. A. Revoir, secrétaire-trésorier, Beaumont, S. D. No 741.

VILLE D'EDMONTON

Horaire du service des tramways

L'horaire ci-dessous est en vigueur, durant la semaine, à partir du 19 août 1912:

1o. North Edmonton à l'avenue Albany, par l'Avenue Namayo — lumières bleues.

Les tramways partent de North Edmonton à 6 h. 06 a.m. puis toutes les 12 minutes jusqu'à 12.18 p.m.

Les tramways partent de l'Avenue Albany à 6 h. 12 a.m., puis toutes les 12 minutes jusqu'à 11.48 p.m.

2o. Rue Douglas—Avenue Athabasca via Avenue Syndicate — lumières vertes.

Les tramways partent de l'Avenue Alberta, coin Kirkness à 6 h. a.m., et de l'Avenue Alberta et rue Douglas à 6 h. 48 a.m., puis toutes les 12 minutes jusqu'à 11.44 p.m.

Le stramways partent de l'Avenue Athabasca à 6 h. 36 a.m. et toutes les 12 minutes jusqu'à minuit.

3o. Réseau de la rive sud. Du pont de l'Avenue Jasper Est à la Septième rue — lumières rouges.

Les tramways partent de l'Avenue Namayo pour la rive Sud à 5 h. 55 a.m., puis toutes les 10 minutes jusqu'à 11.45 p.m.

Les tramways partent de la Septième rue O, pour la rive nord toutes les 10 minutes jusqu'à minuit.

4o. Highlands, de la 16ème rue au Terminus, — lumières blanches.

Les tramways partent de la 16e rue à 6 h. 30 a.m., puis toutes les 30 minutes jusqu'à 11 h. p.m.

Les tramways partent du Terminus — Highlands — à 7 h. a.m. [illegible]

5o. Première rue, de [illegible] à l'Avenue Vermilion et Huitième rue. — Lumières blanches.

Les tramways partent de l'Avenue Jasper par la 1ère rue à 6 h. 20 a.m., et toutes les 3 minutes jusqu'à 11.52 p.m.

Les tramways partent de la 8e rue, avenue Vermilion à 6 h. 38 a.m., puis toutes les 18 minutes jusqu'à minuit.

Tramways de nuit — Owl.

Ces tramways assurent le service suivant:

Vers l'ouest:

Départ de l'Avenue Alberta, rue Kirkness, à 11 h. 48 p.m., de la rue Clarke, avenue Namayo, à 11.56 p.m. De l'avenue McDougall et Jasper à 12 h. p.m., de la Première rue et Jasper à 12.03 a.m. De la 9ème rue et Jasper à 12 h. 08 a.m., arrivée à l'avenue Albany et 24ème rue à 12 h. 20 a.m.

Vers l'est:

Départ de l'Avenue Albany, 24e rue à 12.25 a.m., de l'avenue Jasper, 9ème rue, à 12.37 a.m.; de la 1ère rue à 12.42 a.m., de l'Avenue McDougall à 12.43 a.m., de la rue Clarke et Namayo à 12.51 a.m. Arrivée à l'Avenue Alberta à 1 h. a.m.

Les voyageurs ayant des correspondances devront payer 5 cts pour monter dans ces tramways.

W. T. WOODROOFE,
Surintendant.

SNOUVELLE REGIONALES

ST-PAUL DES METIS, ALBERTA

Retraite paroissiale

La semaine passée avait lieu à St-Paul les exercices de la retraite paroissiale.

Cette retraite a été prêchée par le R. P. Croisier, O.M.I. Le Rév. Père, déjà bien connu dans l'Ouest s'exprime dans un beau langage plein de clarté et de chaleur et ce qui le caractérise peut-être le plus, c'est cette ardente conviction qu'il sait faire passer dans l'âme de ses auditeurs. Aussi, sa parole a-t-elle été écoutée non seulement avec la plus grande attention, mais avec le plus grand plaisir.

Nous ne pouvons rappeler en détail toutes les instructions du Révérend Père. Tout en insistant sur les grandes vérités de notre sainte religion, le révérend Père s'est efforcé de nous convaincre de la nécessité de rétablir parmi nous la vraie vie de famille, de la famille suivant le coeur de Dieu dans laquelle parents et enfants ne font qu'un coeur et vivent heureux sous le regard de Dieu.

Devoir des époux et des pères, dévoir des épouses et des mères, dévoirs des jeunes gens et des jeunes filles, dvoirs des enfants, tout a été clairement exposé. Le Rév. Père a mis notre jeunesse en garde contre l'intempérance et la sensualité qui sont cause de la ruine physique et morale de tant de jeunes gens de nos jours.

Les paroissiens ont compris que le missionnaire avait en vue leur bonheur matériel en même temps que leur salut éternel. Ainsi nous espérons que chacun saura en faire son profit et que nous verrons régner au milieu de nous l'esprit de famille et l'esprit paroissial. La sainte communion fréquemment reçue par tous, parents et enfants, la dévotion au Coeur de Jésus présent dans l'Eucharistie dont le prédicateur a si bien et si souvent parlé maintiendront dans nos familles la paix la concorde et le bonheur, et, dans la paroisse la charité chrétienne.

Une partie importante de toute mission ce sont les cérémonies. Disons d'un mot qu'elles ont été parfaites, impressionnantes et pleines d'attrait. Les paroissiens se rappelleront longtemps de la cérémonie de la réparation par les enfants, de la rénovation des voeux du baptême et de la bénédiction des petits enfants.

L'église était décorée comme aux grands jours de fêtes, l'autel disparaissait sous les fleurs et les lumières. Merci aux bonnes religieuses qui ont si bien secondé le Révérend Père missionnaire.

Le chant des cantiques par tous les fidèles a aussi beaucoup contribué au charme captivant des exercices, et qui donc ne se sentirait déjà converti en chantant le beau cantique:

"Je n'ai qu'une âme qu'il faut
sauver
De l'éternelle flamme je veux la
préserver."

Et encore ce beau refrain:

Pardon, pardon, Coeur toujours
tendre et bon,
Pardon, pardon, Coeur de Jésus,
pardon.

Oui, certes, bénissons le Pape Pie X d'avoir exprimé le désir, sinon donné l'ordre d'introduire partout le chant populaire.

Cette deuxième retraite du Père Croisier à St-Paul, a peut-être été plus belle que celle de l'année dernière, elle sera à tout le moins aussi fructueuse.

En sortant de l'église, dimanche soir, après la belle cérémonie de clôture, on se sentait meilleur, plus français et plus catholique, nous en garderons toujours le meilleur et le plus précieux des souvenirs.

UN PAROISSIEN.

RAPPORT DU COMMISSAIRE DE L'INDUSTRIE LAITIERE ET DE LA REFRIGERATION

La division du Ministère fédéral de l'Agriculture à Ottawa, à la tête de laquelle est placé le commissaire de l'industrie laitière et de la réfrigération, comprend quatre services qui sont: le service de l'industrie laitière, celui des fruits, celui de l'extension des marchés et celui de la réfrigération. Chacun de ces services a des attributions très étendues destinées à encourager et assister les industries en question et emploie à l'heure actuelle, environ cent employés, dont un grand nombre sont des agents techniques ou semi-techniques.

Au cours de l'année dernière, la division a inauguré un certain nombre d'opérations. En exécution du programme de contrôle de rendement des vaches laitières, elle a établi de nombreux centres de contrôle, dans le but d'aider à l'amélioration des troupeaux laitiers et de l'encourager. De plus, deux fabriques-modèles sont en cours de construction, dans deux districts, pour servir à des expériences et à des démonstrations.

L'année dernière encore, une enquête spéciale a été faite sur l'industrie des fruits du Dominion, et le rapport des fonctionnaires qui en ont été chargés paraîtra très prochainement.

Une des grandes préoccupations du service de l'extension des marchés est de compiler les prix de gros des animaux et produits agricoles, sur les différents marchés. Grâce aux travaux de ce service, le Commissaires, M. J. A. Ruddick, est à même de donner des avis éclairés et sûrs aux exportateurs canadiens cherchant de nouveaux débouchés ou aux importateurs désireux de connaître les besoins du marché canadien.

Le service de la réfrigération procède à l'allocation de subsides pour l'érection et l'exploitation d'entrepôts frigorifiques ainsi qu'à celle des primes aux beurreries qui, dans certaines conditions s'annexent des entrepôts frigorifiques. Il a passé, au cours de l'année dernière, six contrats pour le paiement de subsides, dans les termes de la loi sur la réfrigération, et a payé 47 primes de $100 à des beurreries. D'importantes mesures ont été prises pour faciliter la sûreté du transport des produits alimentaires sujets à s'avarier.

Le rapport annuel, pour l'exercice terminé le 31 mars 1912, du Commissaire de l'industrie laitière et de la réfrigération, qui vient de paraître, passe en revue les divers travaux de la division. On peut s'en procurer des exemplaires en s'adressant au bureau des publications du Ministère fédéral de l'Agriculture à Ottawa.

A travers l'Ouest

Une dépêche de l'Ouest dit que 3,960 homesteads de 160 acres chacun, soit 633,600 acres de terres, situées sur la ligne du Grand Tronc Pacifique, s'étendant des frontières de la Colombie Anglaise, à Fort George, seront ouverts à la colonisation, le printemps prochain.

* * *

La voie ferrée du Grand Tronc Pacifique, à l'est de Prince Rupert, s'étend maintenant jusqu'à Mud Creek, où l'on construire un pont.

* * *

Le premier convoi de passagers sur la ligne principale du Grand Tronc Pacifique a circulé à l'ouest de Prince Rupert. Au nombre des passagers sur ce train spécial on remarquait M. Kelliher, ingénieur en chef, M. Mehan, surintendant général, M. Beaudette, ingénieur M. Shepherd et les entrepreneurs.

* * *

Le pont du Pacifique Canadien qui traverse la rivière Saskatchewan à Outlook, entre Winnipeg et Edmonton, est terminé. Le premier convoi l'a traversé hier. C'est l'un des ponts les plus importants de tout l'Ouest. Il mesure trois mille pieds de longueur et 156 pieds de hauteur. La construction du pont fut commencée en 1909. Le tablier du pont est assis sur neuf piliers.

* * *

L'Ouest n'a jamais été aussi populaire, disait hier, M. Charlton, directeur du bureau de publicité du Grand Tronc. Le développement du pays se fait avec une rapidité réellement merveilleuse. Tous les trains sont bondés de voyageurs. On évalue à un million et un quart de minots la quantité de grain qui arrive chaque jour à Winnipeg, et cependant ont dit que 25 pour cent seulement du grain est actuellement récolté.

M. A. Price, surintendant du C. P.R. à Calgary, dit que les fermiers de la province ont fait une grave erreur en ne construisant pas des granges-entrepôts, pour leur grain, parce que les compagnies de chemin de fer ne peuvent pas suffire au transport.

Il est évident que les compagnies ne peuvent mettre des trains spéciaux à la disposition de tous les fermiers et construire des embranchements allant aux portes de chaque colon. La construction de "granges-élévateurs" s'impose donc.

Le C. P. R. n'épargne rien pour donner satisfaction au public, et en particulier aux colons, mais encore faut-il que ceux-ci s'aident eux-mêmes.

LA SEMAINE POLITIQUE

Suite de la 1re page

ble partie de la population qui croit élever la dignité de la nation en attaquant ses voisins." Rien ne pourrait être plus clair. Devant une déclaration aussi catégorique, émanant d'un membre du cabinet britannique, comment M. Borden pourra-t-il persuader le peuple canadien de l'urgence de la question? Ce sera intéressant à voir.

Il semble donc que l'on veuille nous faire verser en hâte au Trésor impérial une contribution "d'urgence" pour l'avantage "des fabricants d'armes", "d'un petit groupe de journalistes" et de "quelques soldats". Tel est, non le verdict d'un politicien divaguant, mais la déclaration mûrement pesée d'un Ministre responsable du gouvernement impérial.

Et cependant la presse chauvine canadienne se moque de cette sage déclaration et accame Lord Roberts comme un sauveur de la nation depuis son discours échevelé.

Naturellement, le premier ministre de la Colombie Britannique, M. McBride cherche également sa part de notoriété dans cette campagne. Dans un discours récent il formula cette modeste requête "qu'avant peu nous puissions prétendre à une armée et à une marine canadiennes qui ne le cèdent en rien à toutes les armées et marines du monde". Lord Roberts lui-même tombe dans l'insignifiance devant ce Don Quichote de la Colombie Britannique, qui vient rompre une lance pour le gouvernement fédéral. Il est temps que les Canadiens ouvrent les yeux et qu'ils voient où le chauvinisme va les conduire.

UNE ALTERNATIVE RIDICULE

Dans les efforts qu'il s'impose pour préparer l'opinion publique à une contribution d'urgence, M. Borden semble s'être engagé dans un nouveau tournant. Pendant quelque temps, il n'a jamais perdu l'occasion de déclarer que si le Canada venait directement en aide à la marine impériale, il fallait qu'il eût une voix dans le règlement des questions de paix ou de guerre. L'absurdité de cette idée a été exposée au grand jour par Sir Wilfrid Laurier qui fit ressortir l'embarras inévitable dans lequel se trouverait le Ministère britannique si, dans le moment actuel, le Canada, l'Australie, l'Afrique du Sud et Terre-Neuve étaient appelés à décider des questions de paix ou de guerre dans une affaire comme celle des Balkans, par exemple. Néanmoins M. Borden persiste pour obtenir au moins la forme, s'il ne peut avoir la substance, et où nous dit maintenant que le Canada va être représenté dans un Conseil impérial de défense dans lequel il aurait autant à dire dans le règlement des questions de paix et de guerre que s'il avait à traiter les conditions de paix pour la Turquie. Le Conseil de défense se borne principalement à donner des conseils, et ses fonctions sont tellement limitées que s'il entreprenait d'influencer le Bureau des Affaires étrangères sur une question de politique étrangère, on lui conseillerait probablement en termes diplomatiques, de se mêler de ce qui le regarde.

Le Canada est déjà bien représenté à Londres et peut à tout moment traiter directement avec le gouvernement impérial par le Bureau des colonies. La représentation illusoire dans un Conseil ornemental de défense, avec les autres Dominions d'au delà des mers ne semble guère, même au plus grand des chauvins, une compensation adéquate pour un subside de $30,000,000 d'argent canadien. Peut-être que l'aile nationaliste du gouvernement de coalition pourra, avec l'assentiment de M. Armand Lavergne, proposer un meilleur moyen.

ON DEMANDE LA TETE DE M. PELLETIER

Un détail cocasse de la campagne anti-parlementaire, est le défi lancé par M. Armand Lavergne à l'Hon. M. Pelletier, de s'expliquer sur la trahison de la cause nationaliste pour la possession du pouvoir et de ses avantages, et le refus prudent du Ministre des Postes de faire une déclaration sur cette question.

Ce refus, toutefois, n'a pas empêché le jeune chef nationaliste de tenir, à la réunion de la Jeune Lorette, certains propos qui ont mis l'aile nationaliste du cabinet dans la position la moins enviable et qui doivent avoir grandement surpris les bons bleus de l'Ontario. On sait maintenant que l'Hon. M. Borden était tout prêt à capituler, avec armes et bagages, devant les nationalistes, et qu'il s'est laissé guider par eux dans la formation de son cabinet de coalition.

D'après M. Lavergne, lorsque M. Monk a été nommé Ministre des Travaux Publics, il — M. Lavergne — avait été invité à se joindre à la coalition, mais il refusa pour de bonnes raisons, et cette décision a été amplement justifiée par la crise récente du cabinet suivie de la démission de M. Monk. Mais, tout en refusant le pouvoir pour lui-même, le jeune M. Lavergne et M. Monk ont prescrit au Premier le choix de deux autres ministres; ils ont même si bien contrecarré l'influence de Sir Rodolphe Forget que M. T. Chase Casgrain est resté en dehors du cabinet. Et lorsque M. Pelletier fut avisé de sa nomination, il demanda à M. Monk quelle garantie il y avait qu'un plébiscite serait demandé sur la question de la marine. Evidemment la réponse qu'il reçut le satisfit puisqu'il accepta de faire partie du Ministère, mais elle n'empêcha pas M. Monk d'en sortir.

Mais, et ceci est encore bien plus important, les déclarations de M. Lavergne nous font connaître le prix que M. Borden était prêt à payer pour s'assurer le pouvoir. Que pense le Canada du patriotisme de M. Borden qui offre à M. Lavergne un portefeuille de Ministre parce que celui-ci s'oppose de toute façon à venir en aide à la Grande Bretagne? A mesure que la lumière se fait jour, on commence, des deux côtés de l'océan, à apprécier M. Borden à sa juste valeur.

Mais que répond M. Pelletier à tout ceci? Il dit qu'il regrette l'attitude de M. Lavergne. Personne n'en doutait. Puis, sans vouloir discuter l'accusation précise de M. Lavergne, le Ministre des Postes esquive une fois de plus la question, en déclarant que le Canada forme partie de l'Empire Britannique et que Lavergne et Bourassa se tournent maintenant contre le gouvernement parce que le parti conservateur ne voulait pas se laisser influencer par eux. Il oublie de dire que Lavergne et Bourassa sont restés fidèles à la politique par laquelle lui et M. Nantel ont obtenu leurs sièges — et par laquelle M. Monk s'est cru forcé d'abandonner le sien. Mais plus le Ministre des Postes essaie de s'expliquer, plus il s'embrouille.

CHRONIQUE LOCALE

M. et Mme Roméo Miquelon, de Calgary, étaient de passage en ville au début de la semaine. M. Miquelon est reparti mardi pour le sud; Mme Miquelon séjournera pendant quelques semaines à Edmonton, l'invitée de Mme Jos. Beauchamp.

L'hon. M. P. Ed. Lessard et Mme Lessard font part de la naissance d'un fils, survenue le dimanche, 11 novembre.

Les parrain et marraine sont M. J. L. Lessard, d'Athabasca Landing et Mlle Blanche Gariépy, élève du couvent Ste-Marie, de Winnipeg, oncle et tante du nouveau-né, représentés à la cérémonie par les grands parents, M. J. P. Lessard et Mme J. H. Gariépy.

Nous apprenons avec plaisir le retour d'un long voyage dans l'Est de M. et Mme E. A. Drolet. Partis depuis plusieurs mois nos aimables conciloyens ont visité un grand nombre des villes de la province de Québec et des Etats-Unis où ils comptent de nombreux amis. M. et Mme Drolet sont revenus enchantés de leur voyage; nous leur adressons notre plus cordiale bienvenue.

M. C. A. Langevin, agent voyageur du Canadian Northern dans la province de Québec, vient d'être nommé en cette qualité pour l'Alberta. M. Langevin, qui est le neveu de Mgr l'archevêque de St-Boniface, est arrivé depuis quelques jours pour assumer ses nouvelles fonctions.

M. Langevin a été envoyé dans notre ville par la Compagnie du C. N. R. afin que nos compatriotes de langue française puissent obtenir tous les renseignements désirables sur le service du réseau. Nous félicitons bien vivement la compagnie de cette excellente initiative qui prouve que l'on commence à s'apercevoir en haut lieu que les Canadiens de langue française ne sont plus quantité négligeable dans l'Ouest. Nous serions heureux de voir les autres compagnies de chemin de fer suivre l'exemple du C. N. R. M. Langevin nous a déclaré être fort satisfait de l'Ouest et absolument émerveillé de l'avenir qui lui semble réservé.

Nous offrons nos félicitations à M. Langevin et nous espérons que tous nos compatriotes se feront un devoir de l'encourager dans l'exercice de ses fonctions.

Nous apprenons avec plaisir que Mme C. H. Bélanger, qui vient de subir une grave opération, est actuellement en bonne voie de rétablissement.

MM. Léger Roy, marchand, Jos. Coulomb et Ludger Gagnon, de Chauvin sont arrivés mardi à Edmonton. M. Ludger Gagnon, récemment venu de St-Michel de Bellechasse, Qué., a l'intention de s'établir à Edmonton.

M. Isaïe Gagnon, d'Athabasca Landing, est de pasage à Edmonton.

NN. SS. Legal, évêque de St-Albert, et Grouard, évêque d'Athabasca, sont partis pour St-Boniface, Man., où a lieu actuellement une réunion de l'épiscopat de l'Ouest canadien, sous la présidence de S. G. Monseigneur Langevin, archevêque de St-Boniface.

Votre mari est-il coléreux? Un caractère irritable est souvent dû à un estomac défectueux. Un homme digérant bien a presque toujours un bon naturel. Un grand nombre de personnes ont été guéries d'une façon radicale des troubles d'estomac en prenant des Tablettes Chamberlain. En vente chez tous les droguistes.

LA NOUVELLE CLOCHE DE CAMROSE

Le 27 octobre dernier Mgr Grouard, évêque d'Athabasca, présidait à la bénédiction, à Camrose, Alta, de la nouvelle cloche de l'église paroissiale.

M. René Lemarchand est le donateur de cette superbe cloche, qui a reçu le nom de "Père Rémas." Ce nom a été donné à la nouvelle cloche de Camrose en mémoire du premier missionnaire français de l'Ouest canadien, le R. P. Rémas, oncle de M. René Lemarchand, qui se dévoua aux missions de l'Ouest depuis 1853 jusqu'à sa mort survenue en 1901.

La cérémonie de Camrose a eu lieu en présence d'un grand nombre de fidèles et de prêtres dont certains étaient venus de divers points de la province pour rendre un hommage ému à la mémoire du vénéré missionnaire.

BOULANGERIE DE NORTH EDMONTON

On désirerait vendre chaque jour de 400 à 500 pains à des épiceries d'Edmonton. Pain français d'une qualité supérieure et garanti ne contenant aucun ingrédient étranger aux méthodes de la vraie boulangerie française. Ce pain, entièrement nouveau à Edmonton, possède des propriétés nutritives et a un goût délicieux qui lui assurent une vogue toujours croissante.

"L'appétit des enfants est souvent une source d'étonnement. Si vous désirez avoir un semblable appétit prenez les Tablettes Chamberlain. Elles n'excitent pas seulement l'appétit mais elles renforcent l'estomac et facilite la digestion. En vente chez tous les droguistes.

Ne gaspillez pas votre argent à acheter des cataplasmes fortifiants. Le Liniment Chamberlain est meilleur et moins cher. Imprégnez-en un morceau de flanelle et bandez la partie douloureuse; la douleur disparaitra promptement. En vente chez tous les droguistes.

M. C. St-Pierre, de Winnipeg, inspecteur des succursales de l'Ouest de la Banque d'Hochelaga est de passage à Edmonton.

"C'est un plaisir pour moi de vous dire que le remède Chamberlain est le meilleur remède pour la toux dont j'ai encore fait usage, écrit Mrs. Hugh Campbell, de Lavonia, Ga. "Je l'ai fait prendre à tous mes enfants et les résultats En vente chez tous les droguistes. En vente cheb tous les droguistes.

VILLE D EDMONTON

LISTE DES ELECTEURS — 1912

Avis est donné que la liste des électeurs de la ville d'Edmonton, pour l'année 1912, a [illegible] préparée et que des exempla[illegible] ladite [illegible] ont été apposés, [illegible] aux endroits [illegible] ille:

Liste compl[illegible] [illegible] municipaux, [illegible] per et de la [illegible] : Hôtel de ville. Edm[illegible] Mechanic's Hall, [illegible]

Bureau de [illegible] —Magasin St-Paul, [illegible]

Bureau de vote No 2—Boulangerie Petch, 2141 Jasper O. rie Petch, 2141 Jasper O.

Bureau de vote No 3—Magasin Baxter, 1112 Jasper O.

Bureau de vote No 4—Magasin Parson, coin Septième rue et avenue Jasper.

Bureau de vote No 5 — Yuill Bros., Avenue Vermilion.

Bureau de vote No 6—C. Turnock, 1122 Neuvième rue.

Bureau de vote No 7—Pharmacie Empey, Ave Alberta.

Bureau de vote No 8—Magasin Rena, 41 Avenue Saskatchewan.

Bureau de vote No 9—Bureau de poste, avenue McDougall.

Bureau de vote No 10—Epicerie Mercantile, 416 avenue Kinistino.

Bureau de vote No 11—Magasin Riverdale, 319 ave. Government.

Bureau de vote No 12—Magasin Pionnier, 801 ave. Namayo.

Bureau de vote No 13—Magasin H. Devilla, 1303 ave Syndicate.

Bureau de vote No 14—Coin Jasper et rue Kinnaird.

Bureau de vote No 15—Magasin All Cash, rue Kirkness.

Bureau de vote No 16—Epicerie Parkdale, 384 rue Leggett.

Bureau de vote No 17—Coin des rues Kinnarid et Alberta.

Bureau de vote No 18—Edmonton City Dairy.

Bureau de vote No 19—Scierie Walter, Walterdale.

Bureaux de vote Nos 20, 21, 22 et 23—Bureau de poste, Edmonton Sud.

[illegible] de vote No 24 — Salle d'a[illegible] des Tramways, Edmonton [illegible]

La [illegible] de Révision siègera au bureau des Commissaires de la ville, le [illegible]dredi, 15 novembre à 10 h. a.m. Les réclamations seront acceptées par l'Evaluateur de la ville jusqu'à [illegible] p.m. le jeudi 14 novembre.

THOMAS WALKER,
Evaluateur municipal.